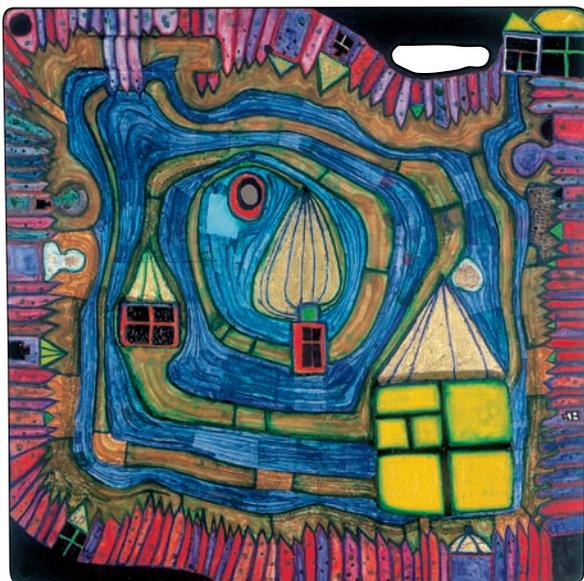


LIVIU REBREANU

---

LA FORÊT DES PENDUS



EDITIONS  
ZOE

LES CLASSIQUES DU MONDE

# LA FORÊT DES PENDUS

*La collection  
Les Classiques du Monde  
est dirigée par  
Laure Pécher*

DU MÊME AUTEUR

*Madalina*, roman, Jacqueline Chambon, 1992

*La Bête immonde*, roman, Canevas, 1994

*Deux d'un coup*, roman, Noir sur Blanc, 1995

LIVIU REBREANU

# LA FORÊT DES PENDUS

Traduit du roumain  
par Jean-Louis Courriol

EDITIONS  
**ZOE**

**LES CLASSIQUES DU MONDE**

Cet ouvrage a été publié avec le concours  
du Centre national du livre  
et avec l'appui de la Ville de Genève –  
Département des affaires culturelles

Publié pour la première fois en 1922

Titre original: Pădurea spînzuratilor

© Succession de Liviu Rebreanu, Jean-Louis Courriol, 1990

© Les Classiques du Monde, 2006, pour la traduction française

© Éditions Zoé, 2006, pour la présente édition

11 rue des Moraines

CH – 1227 Carouge-Genève, 2006

[www.editionszoe.ch](http://www.editionszoe.ch)

Maquette de couverture: Evelyne Decroux

Illustration: Hundertwasser, *End of the waters*, 1979,

© Hundertwasser Archive, Vienna

ISBN: 2-88182-570-2

## Préface

*Le Royaume de Roumanie entre en guerre en 1916 aux côtés de la France et de ses alliés contre l'Allemagne et l'Empire austro-hongrois. Choix paradoxal du successeur de Carol Premier et premier roi des deux Provinces-Unies, Moldavie et Munténie, devenues en 1866, par l'importation délibérée de ce rejeton de la famille des Hohenzollern Sigmaringen, Royaume de Roumanie. Le parti germanophile doit se plier en dernière instance à la volonté du roi Ferdinand qui donne sa préférence à la position francophile et décide, par conséquent, de faire affronter à son pays la redoutable machine de guerre prussienne et autrichienne. Les effets immédiats de cette décision gravissime seront désastreux: Bucarest sera occupée, de terribles combats auront lieu, le repli de l'armée du Royaume ou de ce qu'il en reste vers la Moldavie entraînera l'exode d'une partie de la population. La défection de l'allié russe en 1917, pour cause de révolution léniniste, sera un coup presque mortel. Mais les soldats roumains s'enterreront à Mărăsesti comme les Français s'enterraient à Verdun et ailleurs. Le mot d'ordre «Aici nu se trece!» (On ne passe pas!) sera tenu au prix des mêmes pertes humaines que sur le front de l'Ouest. Les fruits de ce coup de dés téméraire ne seront recueillis par les Roumains qu'au terme de la « Grande Guerre » et des traités de Versailles qui créeront le premier état*

*national roumain, réunion de toutes les provinces roumanophones et à majorité roumaine, de l'Ouest à l'Est, Transylvanie, Bucovine, Bessarabie, venues rejoindre Moldavie et Muntenie.*

*Triomphe des plus éphémères – remis en cause vingt ans plus tard par la fin de la Seconde Guerre mondiale – mais à la mesure de la tragédie vécue: cette tragédie, la part la plus tragique de cette tragédie, a son livre, La Forêt des Pendus de Liviu Rebreanu.*

*Si les Roumains du Royaume doivent faire face avec des moyens dérisoires au rouleau compresseur des Puissances Centrales, d'autres Roumains, à partir de 1916, doivent se battre pour ces mêmes Puissances Centrales contre les Roumains du Royaume. C'est de ce drame dans le drame que Liviu Rebreanu tire, en 1922, la matière de son second chef-d'œuvre après Ion, celui qui l'a consacré en 1920 comme le plus prometteur des romanciers roumains.*

*C'est un des grands textes poignants de l'immense littérature qu'a suscitée la Première Guerre mondiale puisqu'il est, sur fond de cataclysme universel, le récit, intensément vécu de l'intérieur par le lecteur, d'une atroce aventure individuelle s'achevant pour l'officier roumain Apostol Bologa sur le bras menaçant d'une potence non loin d'une forêt où l'on avait pendu pour l'exemple des dizaines de « déserteurs » ou suspects de vouloir le devenir.*

*Comme le frère de Liviu Rebreanu, Emil, qui subira le même sort, comme tous les Roumains de Transylvanie, comme tous ceux, Tchèques, Slovaques ou Serbes, dont le statut de sujets de l'Empire austro-hongrois est analogue, le personnage de La Forêt des Pendus est confronté à un dilemme qu'en d'autres lieux on qualifierait de « cornélien »: accepter de lutter contre l'armée roumaine du Royaume, comme leur statut de soldats ou d'officiers leur en fait obligation, ou se mettre dans l'illégalité par rapport à l'État dont ils dépendent. Ainsi résumé, le choix peut sembler factice et simpliste. La Forêt des*

*Pendus est exactement à l'opposé. L'officier roumain est tout sauf un héros puisque victime d'hésitation chronique, tare rédhibitoire s'il en est. On le sent avide de vivre et lui-même se sent capable de presque tout pour ne pas mourir. La bravoure guerrière à laquelle il finira par se résoudre et qui consiste à être le premier à détruire un projecteur russe balayant le front chaque nuit s'avèrera un subterfuge inconscient – au début – pour obtenir de ses supérieurs d'être envoyé sur un autre front. Le roman retrace son évolution intime: du militaire inflexible et plein de zèle qu'il est dans les premières pages, lorsqu'on pend un déserteur, à la victime malgré elle qu'il sera dans la dernière scène.*

*D'une potence à l'autre, Apostol Bologna se révèle un être à la complexité simple ou à la simplicité complexe, un homme qui découvre que rien n'est facile ni définitif dans cette existence terrestre. La tragédie collective, le drame historique sont un révélateur, pas une fin en soi. L'amour fulgurant qui va le lier à la jeune paysanne hongroise Ilona, loin d'être un expédient fictionnel, est d'une profonde authenticité: il est l'expression même de ce besoin de protection maternelle qu'éprouve Apostol Bologna devant la terreur que lui inspire le monde. Et lorsqu'il finira par fuir, ce sera, une fois encore, sans l'avoir vraiment décidé, pris cette fois moins entre le devoir militaire et l'appel patriotique qu'entre l'amour et la conscience. Son arrestation même, à quelques mètres du côté roumain du front, reste énigmatique: on sent qu'il ne fait pas tout ce qu'il aurait pu faire pour réussir à fuir alors qu'il semblait le désirer plus que tout au monde.*

*Cette épopée humaine n'a donc rien de patriotard, bien au contraire. Comme tous les autres romans de Liviu Rebreanu, La Forêt des Pendus met en scène des êtres aux prises avec leur destinée, aux prises avec le monde, victimes de leurs contradictions intimes. C'est ce qui fait de Liviu Rebreanu un romancier d'une force rarement égalée dans la littérature roumaine. Il y a quelque chose de très directement vécu dans la*

*tragédie d'Apostol Bologa, quelque chose qui en fait le roman le plus authentiquement lié à la biographie même de Rebreanu, puisque celui-ci est né en 1885 dans cette partie de la Roumanie encore soumise à la loi de l'Empire austro-hongrois et que non seulement il suivra, pour la quitter très vite, la carrière militaire dans l'armée impériale comme son frère Emil mais qu'il commencera à écrire ses premières nouvelles non point en roumain, langue de sa famille, mais en hongrois. Et s'il n'a pas connu la fin tragique de son frère qu'il fera revivre dans La Forêt des Pendus, il restera à la merci de l'Empire jusque dans le Royaume de Roumanie qu'il avait gagné clandestinement en 1912. Pendant l'occupation de Bucarest, il sera recherché comme sujet austro-hongrois et déserteur. Il lui faudra se réfugier en Moldavie.*

*C'est dans la trop brève période qui sépare la fin de la Première Guerre mondiale du début de la Seconde – il meurt le premier jour de septembre 1944, ce qui lui épargnera le spectacle de l'invasion soviétique – que son talent de romancier dotera la littérature roumaine de plusieurs chefs-d'œuvre romanesques. Nous avons cité Ion, (1920), il faut y ajouter Ciuléandra (1928, Madalina 1992), La Révolte (1932), Gorila (1938, La Bête immonde 1994), Amândoi (1940, Deux d'un coup 1995).*

*Un très grand écrivain à découvrir et à méditer à travers un roman vrai.*

*Jean-Louis Courriol*

## Livre premier

### 1

Sous le ciel gris d'automne, telle une immense cloche de verre embuée, la potence toute neuve, plantée aux abords du village, semblait, de son bras tendu au bout duquel pendait la corde nouée, lancer un défi à la plaine noire émaillée d'arbres roux. Sous la surveillance d'un caporal noiraud et trapu, deux vieux soldats creusaient la fosse avec l'aide d'un paysan au visage rouge et velu; ils n'arrêtaient pas de cracher dans leurs mains et d'ahaner de fatigue à chaque coup de pioche. De la plaie ouverte de la terre, les fossoyeurs extrayaient à grands coups de pelle une argile jaune et visqueuse...

Le caporal lissait ses moustaches sans cesser de jeter autour de lui des regards méprisants et soupçonneux. Il n'aimait pas le paysage, mais s'efforçait de n'en rien laisser paraître: à droite, le cimetière militaire, enclos de fils barbelés, avec ses tombes disposées comme pour la parade et leurs croix uniformes à la peinture blanche toute fraîche; à quelques pas de là, sur la gauche, le cimetière du village, entouré d'une haie de buissons, avec, çà et là, quelques croix éparses, brisées ou pourries; et pas le

moindre portail, comme si aucun mort n'y était plus entré depuis longtemps et qu'il ne dût plus en venir aucun autre...

Le village de Zirine où était installé le quartier de la division d'infanterie se dissimulait sous un voile de fumée et de brume d'où n'émergeaient, pareilles à des têtes éparses et timides, que quelques cimes d'arbres sans feuilles, quelques toits de paille pointus et le clocher de l'église, éventré par un obus. Vers le nord, on apercevait les ruines de la gare et la voie ferrée qui obstruait l'horizon à la manière d'une digue sans commencement et sans fin. La route, qui dessinait un trait bien droit sur la plaine sombre, venait de l'ouest, traversait le village et se prolongeait jusqu'au front...

— Vraiment pas beau ton pays, le Russe ! dit soudain le caporal en se tournant vers les trois fossoyeurs et en fixant un regard mauvais sur le paysan qui s'était arrêté pour souffler... T'as compris ? Ton pays, ton bled... *niet* pas beau ! ajouta-t-il en montrant du doigt le paysage et en baragouinant, dans l'espoir de mieux se faire comprendre.

Le paysan écarquilla les yeux, l'air perplexe, puis sourit avec humilité et marmonna quelques mots en russe.

— Y comprend pas not'langue, mon caporal, dit alors un des soldats en se relevant.

— D'toute façon c'est pas leur faute si leur pays vaut rien, ajouta l'autre aussitôt en s'appuyant sur sa pelle.

Les militaires regardaient maintenant tous les trois, et d'un air très méprisant, le paysan qui ne comprenait pas leur langue ; l'autre baissa bientôt la tête vers le fond de la fosse dont cinquante centimètres à peine avaient été creusés.

— Et alors, qu'est-ce que c'est que ce travail, hein ? J'vais vous apprendre à rien foutre, moi, s'écria soudain le caporal qui s'était ressaisi. C'est une fosse, ça ? Vous avez pas honte ? Si ça se trouve, y vont se pointer d'un moment

à l'autre et rien sera prêt! Vous voulez que j'aie des ennuis à cause de vous, peut-être? Allez, toi, mets-en un coup au lieu de me regarder comme ça!

— Ça on peut pas dire, vous avez raison, mon caporal, grommela un soldat en abattant sa pioche sur une grosse pierre. Mais on a beau dire, c'est pas un travail de soldat de faire des choses comme ça, mon caporal... Si on m'avait dit que je deviendrais fossoyeur... ça, non...

Les trois hommes se remirent au travail sans tarder et le caporal, visiblement satisfait, dit, d'un ton plus amical:

— Un soldat doit tout savoir faire en temps de guerre, c'est ça la guerre... Qu'on soit ici, sur le front ou à l'hôpital, c'est du pareil au même, c'est la guerre... Vous feriez mieux de vous estimer heureux qu'y-z-aient pris du retard... Qu'est-ce qu'on aurait fait si y-z-étaient arrivés à quatre heures comme c'était prévu? On aurait été chouettes... Mais aussi y a pas à dire, j'ai encore jamais vu pendre les gens comme ça, juste avant la nuit, et pourtant ça fait une paye que je suis dans l'armée...

Il se tut brusquement. Son regard était resté fixé sur la potence dont le bras semblait menacer les hommes qui s'affairaient dans la fosse. Au même moment, le nœud coulant se mit à se balancer doucement... Le caporal eut froid dans le dos et tourna la tête. Il aperçut alors les croix blanches du cimetière militaire, disposées en longues lignes droites et fit demi-tour à gauche, bouleversé, pour découvrir les tombes du cimetière du village... Une peur panique s'empara de lui, comme s'il venait d'apercevoir des fantômes. Mais il se reprit très vite et murmura, après avoir craché de dégoût:

— Sale vie, quand même... On voit que la mort de tous les côtés, que des tombes et que des morts...

Un vent d'automne, humide et triste, se leva du côté du village engourdi de brume et leur apporta des gémissements assourdis. Il tombait du ciel gris une telle désola-

tion que le caporal se sentit brusquement accablé jusqu'au plus profond de l'âme et resta figé, le visage tourné du côté du clocher de l'église, le regard absent; il n'avait même pas vu l'officier qui s'approchait sur le chemin du cimetière. Il ne se ressaisit qu'en entendant des pas. Il tressaillit et se tourna vers les fossoyeurs pour leur dire, d'une voix que la crainte voilait :

— Grouillez-vous les gars, v'là un officier... Le convoi doit pas être loin... Vivement qu'on en ait fini! Y a pas à dire, c'est pas un boulot de militaire !

L'officier se rapprochait d'un pas hésitant. Le vent soulevait les pans de son manteau et semblait l'entraîner dans une direction qu'il ne prenait qu'à regret. Il était de taille moyenne et avait un peu de barbe, ce qui lui donnait un air de réserviste sédentaire alors que par ailleurs il ne paraissait guère avoir plus de trente-cinq ans. Sous son casque de fer trop large, son visage rond et blanc avait une expression de malaise qu'accentuaient encore de grands yeux noirs exorbités dont le regard fixait fiévreusement la potence avec une sorte d'avidité malade. Sa bouche aux lèvres charnues était déformée par un spasme douloureux qui la faisait trembler. Ses mains pendaient le long de son corps, raides et comme oubliées là.

Le caporal l'accueillit d'un salut militaire en claquant bruyamment des talons. L'officier s'arrêta à quelques pas de lui, répondit au salut d'un bref mouvement de la tête et lui demanda, les yeux rivés au nœud coulant :

— L'exécution est fixée à quelle heure ?

— À quatre heures, mon capitaine, répondit le caporal, d'une voix si forte que l'officier tourna les yeux vers lui. Mais il est bientôt cinq heures et ils sont toujours pas là...

— Oui, oui, murmura le capitaine en regardant les fossoyeurs qui creusaient sans un mot, la tête au niveau de la terre, après quoi il demanda encore, d'une voix mieux assurée : Et qui est-ce qu'on doit pendre ?

— Ça nous on sait pas, mon capitaine, dit le caporal, l'air un peu embarrassé. On a entendu dire qu'y s'agirait d'un officier, mais on sait pas bien...

— Et pourquoi on le pend? demanda de nouveau l'officier en le regardant d'un air scrutateur, avec une sorte de haine.

Le caporal perdit contenance et répondit d'une voix hésitante, avec un sourire de pitié amère :

— Ça, des choses comme ça, nous, on peut pas savoir mon capitaine! À la guerre, la vie des hommes, c'est comme les fleurs, ça tombe sans qu'on sache pourquoi... Dieu nous a pas plaint les péchés dans ce pauvre monde et puis les hommes pardonnent pas souvent...

Le capitaine le regarda longuement, comme surpris de ce qu'il venait d'entendre, et ne posa plus de questions. Mais en levant les yeux, il aperçut de nouveau la potence et fit quelques pas en arrière comme s'il venait d'apercevoir un ennemi menaçant. Au même instant, du chemin qui venait du village, s'éleva une voix rude et impérieuse :

— Caporal! Ça y est, caporal?

— Ça y est, mon lieutenant! s'écria le caporal, en se tournant vers lui, la main à la visière du képi.

Le lieutenant, dans sa tunique très près du corps, à col de fourrure grise, s'approchait à grands pas, en courant presque et sans cesser de parler :

— Ça y est, tout est prêt, caporal? Le convoi vient de partir, il sera là dans quelques minutes... Mais où est donc le sergent? Pourquoi n'est-il pas déjà là? Quand je pense que j'ai pris la peine d'être là, moi, alors que je n'ai pas de responsabilité directe dans l'affaire...

Il se tut brusquement en apercevant ce capitaine étranger qu'il ne connaissait pas et qui le regardait d'un air inquiet. Le lieutenant salua et avança jusqu'au bord de la fosse; il éclata aussitôt en imprécations violentes, d'une voix stridente :

— Et le tabouret, caporal, où est le tabouret? Qu'est-ce que vous avez à me regarder comme un idiot? Sur quoi va monter le condamné, à votre avis? J'ai encore jamais vu des hommes pareils, ni pareille insouciance! Débrouillez-vous comme vous voudrez mais il me faut un tabouret et tout de suite! Soyez de retour dans deux minutes, compris? Allez, bougez-vous un peu au lieu de bâiller aux corneilles comme ça!

Le caporal fila en direction du village tandis que le lieutenant levait les yeux sur le capitaine resté un peu à l'écart et reprenait, d'un ton moins véhément:

— C'est pas avec des hommes comme ça qu'on est près de battre l'Europe... Quand y a plus de sens du devoir...

Tout en parlant, il était passé à côté du poteau en bois de sapin et s'était arrêté juste au-dessous du nœud coulant maintenant immobile. Il examina la fosse et marmonna quelque chose, l'air mécontent, puis leva les yeux et saisit à deux mains la corde qui pendait au-dessus de sa tête, comme pour voir si elle était assez solide. C'est alors que son regard croisa le regard inquiet du capitaine et il la relâcha aussitôt d'un geste soumis et honteux. Il resta un moment figé au même endroit, incapable de prendre une décision, puis vint brusquement se planter devant l'étranger pour se présenter:

— Lieutenant Apostol Bologna...

— Klapka, dit le capitaine en lui coupant la parole et en lui tendant la main. Otto Klapka... J'arrive tout juste du front italien... J'ai appris à la gare que vous aviez une exécution aujourd'hui et je me suis retrouvé ici sans trop savoir comment...

Il y avait dans la voix du capitaine une timidité si mal dissimulée que le lieutenant sentit malgré lui la honte le gagner à nouveau, comme un instant plus tôt, et il dit, avec une vivacité forcée:

— Alors comme ça, vous avez été muté dans notre division ?

— Oui... dans le quinzième d'artillerie de campagne...

— Mais c'est le nôtre ! s'écria brusquement Bologa, avec une joie sincère. Alors soyez le bienvenu !

Le visage du capitaine se détendit comme si la sincérité du lieutenant venait de lui révéler en Bologa un tout autre homme. Leurs regards se croisèrent et brillèrent d'une même lueur de sympathie, l'espace d'une seconde. Puis Klapka tressaillit violemment et demanda, avec une sorte de terreur dans la voix :

— Qui est-ce qu'on pend ?

Dans les yeux d'Apostol Bologa, des yeux bleus profondément enfoncés dans leurs orbites, s'alluma une étrange lueur de fierté. Il répondit, avec, dans la voix, une indignation mal dominée :

— Un sous-lieutenant tchèque, Svoboda... une belle honte pour le corps des officiers... Il a été pris au moment même où il s'apprêtait à passer à l'ennemi, il avait sur lui toutes sortes de cartes et de plans. C'est honteux et révoltant ! N'est-ce pas ? ajouta-t-il quelques instants plus tard, voyant que Klapka ne disait rien.

— Oui, peut-être, oui, dit le capitaine d'une voix hésitante et en tressaillant.

Cette réponse trop vague ne fit que conforter Bologa dans sa colère. Il se mit alors à parler avec une volubilité dont on voyait bien qu'elle n'était pas naturelle, un peu comme s'il voulait convaincre à tout prix :

— J'ai eu l'honneur de siéger à la cour martiale qui l'a jugé et par conséquent... D'ailleurs il n'a même pas nié. De toute façon, avec les preuves irréfutables qu'on avait, toute défense aurait été vaine... Il a été d'un cynisme vraiment incroyable. Il n'a pas ouvert la bouche une seule fois et n'a même pas voulu répondre aux questions du

président... Il nous a tous regardés d'un air défiant, l'un après l'autre, avec une sorte de mépris hautain... Il a accueilli la sentence de mort en souriant et avec un regard... Rien d'étonnant d'ailleurs, les gens comme ça n'ont peur de rien, même pas d'une mort infamante... Quand on l'a arrêté – c'est une patrouille commandée par un officier qui l'a surpris dans un angle mort –, il a essayé de se tirer une balle... Quelle preuve plus tangible peut-il y avoir qu'une tentative de suicide? La Cour l'a condamné à mort à l'unanimité, sans la moindre discussion, tant son crime était évident... Moi-même, qui suis pourtant très hésitant par nature, j'ai la conscience tout à fait tranquille cette fois, parfaitement tranquille...

Klapka, que l'âpreté de la voix de Bologna décontenançait plus encore que ce qu'il disait, murmura :

— Mon Dieu, les preuves... quand la vie d'un homme est en jeu...

Sur les lèvres minces, aux commissures rentrées, du lieutenant se lut un mélange d'ironie et de mépris :

— Vous oubliez, mon capitaine, que nous sommes à la guerre et sur le front! La vie d'un homme ne doit pas mettre en péril la vie de la patrie! Si nous nous laissons guider par des considérations sentimentales, nous serions contraints de capituler chaque fois... On voit bien que vous êtes officier de réserve, sinon vous ne parleriez pas ainsi d'un crime...

— Oui, c'est vrai, s'empressa de répondre Klapka, d'une voix où l'on sentait la crainte. J'étais avocat en temps de paix... Mais maintenant...

— Moi aussi je suis officier de réserve, dit le lieutenant avec fierté. La guerre m'a arraché à mes livres, à l'Université où j'avais presque perdu tout contact avec la vie réelle. Mais je me suis vite ressaisi et je me suis rendu compte qu'il n'y a que la guerre pour régénérer les énergies!

Le capitaine sourit, comme si la réponse lui semblait ridicule et dit d'une voix très calme relevée d'une pointe de douce ironie :

— Et moi qui croyais que la guerre les détruisait !

Apostol Bologna rougit comme une jeune fille et n'osa pas regarder le capitaine dans les yeux. Il se sentait offensé jusque dans son corps et cherchait déjà une réponse dure qui puisse mettre fin à la conversation. C'est alors que le caporal arriva, apportant un petit tabouret.

— Un instant, mon capitaine, dit Bologna d'un air triomphant en se tournant vers le caporal couvert de sueur, comme si ce dernier venait de le sauver. Vous ne voyez pas qu'il est trop haut ? s'écria-t-il aussitôt avec colère. Comment voulez-vous que le condamné grimpe là-dessus ? Mais après tout, je ne vois pas pourquoi je me ferais du mauvais sang pour une exécution qui ne m'a pas été confiée ! Vous verrez bien ce que dira le général, et vous vous souviendrez de moi ! Qu'est-ce que vous avez à rester là comme ça ? Allez, installez-moi donc ce tabouret, maintenant, et remontez un peu la corde ! À qui on a pas affaire, quand même !

Il leva les bras au ciel, l'air révolté, et lui tourna le dos. Puis il reprit aussitôt son calme en apercevant sur le chemin qui venait du village un groupe d'officiers qui s'approchaient d'une démarche solennelle. En tête s'avancait le commandant de la division, un gros homme de petite taille, aux jambes courtes et au visage très rouge qui n'arrêtait pas de donner des coups de cravache sur la tige de ses bottes tandis que le préteur militaire, un capitaine bedonnant aux moustaches grisonnantes, lui expliquait quelque chose en faisant de grands gestes de sa main droite dans laquelle il tenait une feuille de papier...

— Le convoi est là ! Il y a même le général ! murmura Bologna en clignant des yeux en direction du capitaine qui

reculait de quelques pas comme devant une apparition inattendue.

Le lieutenant se porta en courant au-devant du général, le salua et fit son rapport, d'un air important :

— Je suis venu un peu plus tôt que prévu, Excellence, et j'ai constaté qu'il manquait le tabouret...

— Le tabouret! répéta le général en lançant un regard de mécontentement au préteur qui fixait Bologa d'un air désespéré.

— J'ai immédiatement pris les mesures qui s'imposaient, s'empressa d'ajouter le lieutenant pour tirer d'embarras le préteur effaré.

Mais ce dernier n'en avait pas moins senti que le général était mécontent; il bredouilla une excuse et pressa le pas pour être le premier sur le lieu de l'exécution et vérifier de quelle manière ses ordres avaient été exécutés. Il lui suffit d'un seul coup d'œil pour tout voir, sans accorder la moindre attention au caporal figé dans un salut craintif. Il allait se retourner pour accueillir avec un sourire le général qui arrivait lorsqu'il se rappela quelque chose et demanda d'une voix inquiète :

— Où est le bourreau, caporal?

— On sait pas, nous, mon capitaine, répondit l'autre. Nous on nous a donné l'ordre de creuser la fosse et...

— Comment ça, vous savez pas, espèce d'imbécile? s'écria le préteur dans un accès subi de colère avant de hurler avec fureur : et l'adjudant, où il est? Qu'est-ce qu'il a fait jusque-là? Adjudant! C'est inouï, Excellence, nous n'avons pas de bourreau! ajouta-t-il au comble de l'affolement, à l'intention du général qui venait d'arriver au bord de la fosse. Je peux prendre toutes les mesures réglementaires que je veux, ça ne sert à rien, les hommes ne font plus leur devoir!

Un adjudant au visage gris et sec arriva en toute hâte et se figea au pied de la potence.

— Qu'est-ce que tu as fait là, bougre d'imbécile? Où est le bourreau? hurla le préteur en grinçant des dents. Je vais te... Je vais...

— Trente jours de cachot, dit le général en lui coupant la parole; il tira violemment sur sa moustache gauche et le menaça de sa cravache. Mais, en attendant, il faut trouver un homme, et tout de suite...

— Caporal, c'est vous qui prendrez la place du bourreau! dit aussitôt le préteur, un peu soulagé.

— Mon capitaine, je vous en supplie, je vous demande pardon, bredouilla le caporal qui était devenu jaune. Je vous en supplie, mon capitaine...

Le préteur ne l'entendit même pas; il s'était déjà approché du général pour se plaindre une fois de plus, en guise d'explication, de l'indiscipline de ses hommes. Mais le général l'interrompit brutalement, avec un geste d'indignation contenue, et dit d'une voix sourde :

— On reparlera de tout ça plus tard... Pour l'instant faites votre devoir!

Sur le chemin devenu gris dans le crépuscule qui tombait vite, le gros du convoi avançait doucement en se balançant. Le condamné, enveloppé dans un manteau d'un vert sale au col relevé, un chapeau de civil posé sur sa tête penchée, avançait d'un pas machinal au bras d'un vieil aumônier militaire, entre quatre soldats baïonnette au canon. Venaient ensuite des groupes d'officiers et de soldats, pêle-mêle, que l'on avait tout spécialement ramenés du front pour les faire assister à l'exécution; ils avaient tous leurs casques de combat, leurs uniformes sales qui sentaient les tranchées et marchaient sans ordre, de sorte que les derniers se trouvaient encore aux abords du village.

Sous la potence, le caporal attendait sans bouger, raide comme une statue, le regard vague, tandis que l'adjutant lui disait tout bas à l'oreille ce qu'il allait devoir faire.

Le vent humide redoubla de violence, il balayait brutalement le sol, rebondissant contre les tombes dans les cimetières et secouant les hommes qui se rapprochaient...

L'aumônier s'arrêta au bord de la fosse avec le condamné qui, en voyant l'argile jaune et gluante, ne put réprimer un bref tremblement de tout le corps.

— Dieu est bon et grand, lui bredouilla le prêtre à l'oreille, d'une voix apeurée, puis il lui approcha le crucifix des lèvres.

— De l'autre côté, mon père, je vous en prie. Un peu d'ordre... Eh bien, adjudant, vous ne savez pas ce que vous devez faire ?

Le convoi pressa le pas comme à la commande, et en quelques instants, il se fit un immense cercle d'hommes autour de la potence. Personne ne disait mot, comme si tous avaient peur de troubler le sommeil d'un malade épuisé de douleur. Seuls les bruits de pas impatients se mêlaient aux gémissements du vent qui ne se calmait pas...

— Docteur, docteur, ça dure longtemps ? murmura Apostol Bologa en s'accrochant au bras du médecin qui tentait de se frayer un passage entre les groupes compacts de soldats.

— Vous verrez bien... ce n'est pas le moment, lui répondit le docteur avec agacement. Laissez-moi passer, allons, laissez-moi passer, bon Dieu...

Bologa réussit à se faufiler, dans le sillage du docteur, jusqu'au bord de la fosse, juste en face de la potence. Il avait la gorge sèche et un goût amer dans la bouche ; il sentait son cœur étreint d'une émotion presque douloureuse. Mais il était content d'être bien placé pour tout voir et, pour tromper son impatience, il regardait autour de lui, cherchant à retrouver des amis et des connaissances dans tous ces visages à la peau tannée par la guerre

et grimaçant sous le poids des casques de combat... Le général était à deux ou trois pas de lui, sur sa droite, l'air bourru, parfaitement immobile. Un peu plus loin, au contraire, le colonel Gross n'arrêtait pas de trépigner, en proie à une intense agitation : il suivait des yeux les moindres gestes du condamné qui était l'un de ses meilleurs amis. En apercevant Gross, Bologa se souvint du capitaine inconnu rencontré un peu plus tôt et le découvrit derrière le général, le menton dans la main, impassible comme un reproche.

« Drôle de type ! se dit Bologa, énervé. Ça débarque de la gare pour vous donner des leçons d'humanitarisme ! Mais qu'est-ce qu'il croit ? Que je suis une bête sauvage peut-être ? »

Au même moment, une main lui saisit le bras.

— Ah, c'est toi, Cervenco ! murmura Bologa en se retournant. Tu es venu ? Ça m'étonne vraiment ! Tu ne l'as sûrement pas fait de gaîté de cœur... Tu sais que j'ai siégé à la cour martiale ?

Le capitaine Cervenco n'eut pas le temps de lui répondre ; la voix du préteur venait de fuser, plus aiguë et plus coupante encore qu'un peu plus tôt :

— Trois pas en arrière tout le monde ! Dégagez ! Dégagez !

Comme terrifiés par ce bruit qui avait osé briser le silence, les hommes reculèrent en masse de quelques pas. À l'emplacement resté vide, autour de la fosse, il ne restait plus maintenant que le général tandis que, debout au pied du poteau bien équarri, le condamné avait les yeux fixés au loin et semblait caresser doucement du regard la digue qui barrait l'horizon. Bologa, le cœur serré, scrutait ses grands yeux noirs et fiévreux... Il le vit soudain se tourner vers l'aumônier pétrifié et l'entendit très distinctement lui dire :

— Je veux mourir le plus vite possible...

Le général fronça les sourcils, des sourcils qui lui barraient le front d'une ligne épaisse et continue puis, s'adressant au prêteur, il lui dit :

— Allez voir ce qu'il veut.

Mais le condamné avait déjà levé les yeux au ciel et il ne sembla même pas entendre la question du prêteur qui, après avoir vainement attendu une réponse qui ne venait pas, s'écria d'une voix tremblante :

— Ça y est ? Bon, alors... allons-y...

Après avoir jeté un regard offusqué du côté du général, il grimpa sur le monticule d'argile qui surplombait la fosse, déplia la feuille de papier toute froissée qu'il avait gardée à la main et lut la sentence de la cour martiale de la division qui condamnait à mort par pendaison le sous-lieutenant Svoboda pour trahison et tentative de passage à l'ennemi... Sa voix sonnait creux, on la sentait affectée ; il se trompa deux fois, ce qui lui valut deux coups d'œil mauvais du général et il termina sa lecture la voix enrouée comme s'il avait passé sa journée à hurler de toutes ses forces.

Sous l'effet de l'attention, le visage d'Apostol Bologna était devenu tout rouge et son regard semblait collé à celui du condamné. Il entendait son cœur battre à grands coups et son casque lui serrait la tête comme s'il était trop étroit et qu'on le lui eût enfoncé de force. Il se sentait aussi le cerveau en proie à un étrange étonnement : tandis que le prêteur lisait, sur la feuille qui tremblait dans ses mains, la longue liste des crimes reprochés au condamné, il avait vu les joues du sous-lieutenant figées sous la potence reprendre vie et dans ses yeux ronds s'allumer une lueur fière, brûlante, qui semblait vouloir pénétrer jusque dans l'au-delà... Ce regard avait d'abord effrayé et énervé Bologna, puis il avait eu la sensation très nette que la flamme allumée dans les yeux du condamné lui fouaillait l'âme comme un reproche cuisant. Il tenta

de tourner la tête pour regarder ailleurs, mais les yeux du condamné semblaient l'avoir fasciné avec leur expression d'amour infini et de mépris total pour la mort. Il s'attendait presque, maintenant, à voir sa bouche s'ouvrir et lancer un terrible cri de triomphe, comme les premiers chrétiens auxquels le Christ apparaissait au moment de mourir sous la torture...

Le prêteur replia très vite sa feuille de papier et prononça quelques mots indistincts d'une voix lasse en la remettant dans sa poche. Alors l'adjudant s'approcha du condamné et lui murmura très humblement à l'oreille :

— S'il vous plaît... le manteau...

Svoboda, sans même le regarder, quitta aussitôt son manteau : il portait une veste civile au col rabattu qui lui dégagait bien le cou, un cou blanc, fin et long. Il enleva ensuite son chapeau, lissa ses cheveux sur son front et embrassa avec avidité la croix que lui présentait le prêtre, tout en se signant très vite... Puis il jeta un coup d'œil autour de lui, l'air effaré, comme s'il avait oublié quelque chose : un instant plus tard, ses yeux brillèrent de joie, il venait de se rappeler ; il monta aussitôt sur le tabouret posé à gauche de la potence. Le regard brillant, le visage blanc et lumineux, il semblait vouloir annoncer aux hommes une grande nouvelle.

— Allez mon garçon, n'aie pas peur, murmura l'adjudant d'une voix tremblante à l'intention du caporal trapu qu'il poussa doucement dans le dos en direction du condamné.

Le caporal s'approcha en claquant des dents, très embarrassé ; il ne savait comment s'y prendre. Il tourna la tête vers l'adjudant et sur un signe de celui-ci, tendit les mains vers le nœud coulant.

— Quittez la tunique ! s'écria alors le général, d'une voix forte. Un militaire en uniforme ne peut pas faire le travail d'un bourreau !

Une minute plus tard, le caporal tendait de nouveau les mains vers la corde, en chemise et tête nue, tel un deuxième condamné. Mais Svoboda s'était déjà passé lui-même le nœud coulant comme s'il essayait un col d'un genre un peu nouveau.

— Tirez le tabouret! murmura de nouveau l'adjudant.

D'un air hébété, le caporal tira le tabouret de sous les pieds du condamné. Le bras de la potence craqua et le corps se mit à s'agiter comme s'il cherchait un point d'appui. Dans les yeux du condamné, la lueur étrange et brûlante était de plus en plus blanche et brillait de plus en plus intensément avec des tremblements pressés... Bologa voyait très nettement les globes s'enfler et se violacer tandis que le regard brillait de la même lueur inspirée, comme si la mort ne pouvait ni l'obscurcir ni la détruire...

L'adjudant dit encore quelques mots au caporal qui, l'air désespéré, se précipita pour saisir à deux mains les pieds du pendu toujours agités de spasmes qui n'en finissaient plus.

— Lâchez-le! s'écria le préteur effrayé. Dégagez! Qu'est-ce que vous faites là?

Le docteur, à côté d'Apostol Bologa, montre en main, décomptait les secondes écoulées. Le crépuscule descendait maintenant de plus en plus vite, recouvrant le ciel de rideaux noirs. Le vent s'était brusquement arrêté comme un homme qui court, devant un précipice. Puis un long soupir, pareil à un appel, déchira brutalement la toile de silence qui se tissait peu à peu...

Apostol Bologa fut le seul à se retourner: il vit alors un soldat portant la cicatrice d'une plaie profonde à la joue pleurer à chaudes larmes en gémissant de pitié. Il faillit lui faire signe de se taire, mais il vit au même instant s'humecter les yeux de tous ceux qui étaient autour de lui. Cela le dérouta et il constata aussitôt qu'il avait la gorge sèche.